

N  
A  
T  
A  
S  
H  
A

B  
E  
A  
U  
L  
I  
E  
U

# L'OMBRE POURPRE



ALIRE

Extrait de la publication



## À PROPOS DE *L'ANGE ÉCARLATE*...

« UN THRILLER DÉLICIEUSEMENT  
LUGUBRE ET PERVERS. »

*Le Libraire*

« *L'ANGE ÉCARLATE*, UN ROMAN OÙ L'ESPRIT  
GOTHIQUE SE MÊLE AU CONTEMPORAIN ET OÙ  
LE VAMPIRE S'ÉLOIGNE DE TOUS LES CLICHÉS.  
[...] LE DÉBUT D'UNE SAGA QUI S'ANNONCE  
ORIGINALE, COMPLEXE  
ET COMPLÈTEMENT TORDUE. »

*La Presse*

« L'INTRIGUE DE *L'ANGE ÉCARLATE* SE  
DISTINGUE PAR SES PERSONNAGES  
INTROSPECTIFS ET SON IMAGINAIRE DÉBRIDÉ  
[...] ET NOUS INTRODUIT LENTEMENT  
DANS UN RICHE UNIVERS GOTHIQUE,  
PEUPLÉ D'ÊTRES ÉNIGMATIQUES. »

*Voir – Montréal*

« UN PREMIER ROMAN FORT DÉRANGEANT QUI  
ANNONCE UN CYCLE PROMETTEUR... »

*Ailleurs*

« L'UNIVERS SOMBRE ET CRUEL CRÉÉ PAR  
NATASHA BEAULIEU EST À LA FOIS FASCINANT  
PAR SA COHÉSION ET PAR LE MYSTÈRE  
DONT ELLE ENTOURE SES PERSONNAGES. »

*Accès Laurentides*

... ET DE *L'EAU NOIRE*...

« *L'EAU NOIRE* CONFIRME QUE LA MAÎTRISE  
ET LE TALENT DE LA ROMANCIÈRE  
N'ONT CESSÉ DE S'AFFINER [...] »

*Le Libraire*

« [...] UNE ŒUVRE MYSTÉRIEUSE,  
SENSUELLE ET TROUBLANTE. »

*Solaris*

« [...] *L'EAU NOIRE* EST UNE ENVOÛTANTE  
PLONGÉE DANS L'UNIVERS SENSUEL ET TROU-  
BLANT DE NATASHA BEAULIEU. »

*Infoculture.ca*

« UNE HISTOIRE  
À LA TROUBLANTE SENSUALITÉ. »

*Les Chroniques d'ailleurs*

« CONTRAIREMENT À BEAUCOUP DE SÉRIES,  
NATASHA BEAULIEU A RÉUSSI LE PRODIGE DE  
FAIRE UN SECOND TOME À LA FOIS DIFFÉRENT  
DU PREMIER, MAIS ENCORE PLUS FASCINANT,  
ENCORE PLUS MYSTÉRIEUX,  
ENCORE PLUS ENVOÛTANT ! »

*Les Chroniques de l'Imaginaire*

# **L'OMBRE POURPRE**

**LES CITÉS INTÉRIEURES -3**

## DE LA MÊME AUTEURE

### LES CITÉS INTÉRIEURES

1. *L'Ange écarlate*. Roman.

Beauport : Alire, Romans 033, 2000.

2. *L'Eau noire*. Roman.

Lévis : Alire, Romans 067, 2003.

3. *L'Ombre pourpre*. Roman.

Lévis : Alire, Romans 096, 2006.

*Le Deuxième Gant*. Roman.

Lévis : Alire, GF, 2010.

# L'OMBRE POURPRE

NATASHA BEAULIEU



Illustration de couverture : GUY ENGLAND

Photographie : JÉRÔME ABRAMOVITCH

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine  
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum Benelux S.A.**

Fond Jean-Pâques, 6, B-1348 Louvain-La-Neuve  
Tél. : 00 32 10 42 03 20  
Télécopieur : 00 32 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1<sup>er</sup> dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2006  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 2006 ÉDITIONS ALIRE INC. & NATASHA BEAULIEU

10 9 8 7 6 5 4 3<sup>e</sup> MILLE



*À David Murphy, mathématicien anglais*



« Ces deux mondes – celui des expériences individuelles et celui des récits mythiques – étaient, pour lui, aussi réels l'un que l'autre ; ils devaient subir, d'une manière organique, une espèce de réaction chimique et donner un nouvel alliage ; c'est alors seulement que naissait le genre de livres qu'il voulait écrire. »

Harry Mulisch  
*Siegfried, une idylle noire*



# PROLOGUE

## DÉCEMBRE 1648

### LONDRES

Un vent glacial soufflait violemment sur la Cité. Des ardoises glissaient des toits et se fracassaient sur les pavés. Au bout de leurs chaînes, les enseignes des marchands ballottaient en émettant des sons aigus.

Dans le dédale des venelles désertes, un individu avançait bravement. D'une main, il tenait le capuchon de sa longue cape noire rabattu sur son visage. De l'autre, il serrait contre lui, sous son chaud vêtement, un nouveau-né emmailloté. La Londonienne qu'il avait engrossée douze mois plus tôt était morte en accouchant.

L'homme passa devant l'église St Giles-in-the-Fields, puis il s'aventura dans une des ruelles l'entourant. Il repéra une maisonnette de deux étages devant laquelle il déposa son paquet. Il frappa trois fois sur la porte et alla ensuite se blottir contre un mur. Il attendit. La lueur d'une flamme apparut enfin au rez-de-chaussée.

La résidante de la maisonnette approcha de la fenêtre à carreaux. Elle poussa le rideau. Une torchère éclairait habituellement une partie de la venelle, mais personne ne l'avait allumée cette nuit-là – Londres, où s'entassaient des milliers de maisons construites principalement en bois, était trop vulnérable aux incendies

– et la femme ne put voir qui avait frappé à sa porte. Elle attendit un moment que quelqu'un se manifeste, en vain. Elle en déduisit que le vent avait projeté un objet contre sa porte.

Elle allait souffler la bougie lorsqu'elle entendit une plainte : dehors, tout près, un bébé sanglotait.

Elle déposa la chandelle sur la table puis elle ouvrit la porte. Tout de suite, malgré la noirceur, elle découvrit le linge blanc d'où s'élevaient les pleurs. Elle se pencha pour ramasser le paquet, mais une bourrasque l'emporta et il roula sur le pavé. La femme poussa un cri de détresse et s'élança pour le rattraper. Elle le saisit puis le souleva. Il était si léger qu'elle crut tenir un simple bout de tissu. Pourtant, les vagissements y confirmaient la présence d'un nouveau-né.

La femme dut lutter contre le vent pour rentrer chez elle. Une fois la porte fermée, elle s'assit sur une chaise de bois. Elle approcha la chandelle du bord de la table et dégagea le corps.

En apercevant le petit être qui pleurait et agitait vigoureusement ses membres bien formés et bien proportionnés, elle eut un mouvement de recul. Elle n'avait jamais vu un nouveau-né si minuscule. Jamais non plus n'en avait-elle vu un aux yeux rose pâle. Après quelques minutes à l'observer, elle jugea que, malgré son apparence singulière, c'était tout de même un beau bébé. Et, comme on lui en avait fait cadeau, elle n'avait aucune raison de ne pas le garder. Le seul enfant qu'elle-même avait mis au monde était mort quelques heures après sa naissance. Et son époux aussi était décédé, il y avait de cela plusieurs années. Dieu lui offrait enfin une nouvelle raison de vivre.

La mère adoptive emmaillota le bébé dans un linge propre. Il cessa de pleurer et s'endormit au bout de quelques secondes. Elle bourra un petit panier en osier et y coucha son protégé. Elle installa le panier près

de son lit et éteignit la chandelle avant de se glisser sous les draps encore tièdes.

Dès que la maisonnette fut de nouveau plongée dans l'obscurité, l'individu à la cape noire qui guettait dans l'ombre fut satisfait. La veuve était un bon choix ; elle prendrait soin de son bâtard.





# VENDREDI 4 MAI 2001

## LONDRES

Depuis quelques jours, un épais brouillard pesait sur Londres. Toutes les fenêtres offraient une vue semblable à celle d'un hublot d'avion qui traverse les nuages.

Les piétons ne distinguaient plus les formes solides. Ils réussissaient à s'orienter grâce aux espaces de lumière fixe des lampadaires, des feux de circulation et des enseignes de magasins. Il n'était plus question de voir qui se déplaçait autour d'eux ou venait en sens inverse. Ils étaient entourés de fantômes qui, tout comme eux, surgissaient tout à coup du néant. Ils savaient qu'ils n'étaient pas seuls uniquement quand ils entendaient des voix ou des talons claquer sur le trottoir. Dans les pubs du East End, le spectre de Jack l'Éventreur gagna en popularité dans les conversations de fin de soirée. On en parlait en blaguant, avec ironie, pour exorciser la peur qu'un nouveau tueur en série profite de la situation pour opérer.

Les véhicules, dont on ne distinguait que les phares, avançaient à tâtons dans le cœur brumeux de Londres. Les médias recommandaient aux citoyens de rester chez eux, mais il en fallait plus à un Britannique pour

l'empêcher de respecter sa visite quotidienne au pub et son agenda.

Boris Wagner, impeccable dans son complet bleu foncé en mérinos, sortait justement de chez Sotheby's, un porte-documents en cuir noir à la main, nullement importuné par le brouillard. L'homme chauve eut à peine le temps de faire quelques pas dans New Bond Street qu'une tache rouge surgissait devant lui.

— Excusez-moi, monsieur. J'ai assisté à l'encan et j'ai constaté que vous aviez acheté le livre de mémoires qui était mis à l'enchère.

Boris, qui venait d'acquérir pour six cent cinquante livres sterling le journal d'un noble Parisien ayant séjourné à Londres en 1888, s'arrêta et contempla le jeune homme au visage encadré de longs dreadlocks rouge framboise qui s'adressait à lui.

— Je crois que ce journal-ci vous intéressera aussi, ajouta ce dernier en tendant à Wagner la large boîte qu'il tenait sous le bras gauche.

Les yeux du jeune homme brillaient d'un bleu intense auquel se mêlaient des reflets rouge sombre. Son visage était orné de minuscules pierres noires ; quelques-unes remplaçaient la ligne d'un sourcil rasé, d'autres formaient un symbole étrange sur la narine gauche et une dernière, au-dessus de la lèvre, s'affichait avec coquetterie telle une mouche. Wagner trouva à son interlocuteur un air de ressemblance avec Lord Byron, qui avait eu le nez un peu pointu, les lèvres sensuelles et le menton fendu d'une fossette. Le costume Gucci noir, dont le veston s'ouvrait sur un gilet et une chemise blanche d'inspiration victorienne, lui donnait fière allure.

Boris déposa son porte-documents sur le trottoir. Il prit la boîte en cuir marron et l'ouvrit. Il déplia le morceau de suède de la même teinte qui couvrait le dessus d'un livre d'environ trente-cinq centimètres sur vingt-cinq. Malgré les coins usés, la couverture

rigide noire était en bon état. Mais l'odeur âcre du document laissait supposer qu'il datait de fort loin. Wagner préféra ne pas le sortir de la boîte.

— Vous en auriez obtenu un bon prix à l'encan, affirma-t-il au jeune homme.

— Je ne veux pas d'argent. Simplement l'offrir à une personne qui a un réel intérêt pour ce genre d'ouvrage. C'est tout.

— Si tel est votre désir, alors merci. Soyez assuré que votre don sera conservé précieusement.

— J'en suis persuadé, dit le jeune homme. Au revoir, monsieur.

L'inconnu disparut dans la brume aussi vite qu'il était apparu.

Boris Wagner referma la boîte, attrapa son portedocuments et se dirigea vers la Bentley noire stationnée un peu plus loin dans New Bond Street.

## STOCKBRIDGE

La nuit s'étirait sur la campagne anglaise au sud-ouest de Londres. Aïa, pieds nus sur la pelouse froide et humide de la White House, observait les moutons qui brouaient sur les terres du voisin. Avec son père, elle allait parfois glisser la main dans leur laine épaisse. Les moutons sentaient mauvais, mais ils étaient beaux. Elle en avait plusieurs dans sa chambre, sur le rebord de la fenêtre. Et, près de son lit, il y en avait un gros tout noir qu'elle pouvait chevaucher.

— Bêêê..., fit la fillette aux longs cheveux blancs, qui espérait attirer les bêtes près de la clôture de bois.

Les moutons restèrent indifférents à son appel. Tant pis ! Aïa décida d'aller voir ses autres amis. Elle courut

jusqu'au bord de la Test, la rivière qui longeait le terrain de la White House. Aïa ne pouvait s'endormir sans l'entendre. Quand il faisait trop froid pour laisser la fenêtre ouverte, sa mère faisait jouer un cédérom sur lequel était enregistré le clapotis de la rivière.

La fillette monta sur le pont piétonnier en bois qui reliait les rives de la Test. Il était couvert de lierre, mais son père en avait coupé une partie pour qu'elle puisse passer la tête entre les deux poutres du garde-corps. Elle pouvait ainsi observer les truites arc-en-ciel nager dans l'eau claire et voir venir les cygnes blancs. Mais ce matin il n'y avait ni poissons ni oiseaux pour la distraire.

Aïa s'assit sur le pont et laissa pendre ses petites jambes, cachées sous sa robe de nuit blanche, au-dessus de la rivière.

— *Aïa had a little lamb, a little lamb, a little lamb...*

Elle resta ainsi de longues minutes à balancer les jambes et à fredonner jusqu'à ce qu'elle aperçoive, au loin, le cygne noir solitaire qui se baladait à l'occasion sur la Test.

— Mirion ! cria-t-elle en se levant.

— *Pourquoi tu lui as donné ce nom ? lui avait demandé un jour sa mère.*

— *Ça veut dire « nous serons toujours amis ».*

Aïa quitta son poste sur le pont et descendit la rive en pente. À travers les branches des saules pleureurs, elle entrevit le cygne noir qui, nageant dans le sens du courant, venait vers elle. Comme il l'impressionnait ! Pour Aïa, c'était le plus gros de tous les oiseaux, même si sa mère disait qu'il en existait de bien plus gros.

Parfois, Aïa s'imaginait qu'elle devenait un cygne noir et se promenait avec Mirion sur l'eau. Mais ce n'était pas possible, elle se fatiguerait de nager toute la journée. Et puis il lui faudrait aussi apprendre à voler.

Le cygne était tout près d'Aïa. Habituellement, il passait son chemin sans s'arrêter. Cette fois, il bifurqua vers la fillette et s'arrêta à environ un mètre d'elle. C'était la première fois qu'Aïa voyait Mirion de si près. Fascinée, elle avança vers son ami. Ses pieds entrèrent dans l'eau glacée, qui trempa bientôt le bord de sa robe de nuit. Elle ne s'en soucia point. Elle tendit une main vers le cygne, la posa délicatement sur son plumage. C'était plus doux que les cheveux de sa maman.

— *Mos ti mina, Mirion!*

Elle lui disait qu'il était beau dans la langue secrète qui existait dans sa tête.

L'oiseau se laissa caresser. Aïa était fière; elle aurait quelque chose d'important à raconter à ses parents.

Elle caressait les plumes de Mirion depuis quelques minutes lorsque l'eau se mit à tourbillonner non loin d'elle. Curieuse, la fillette avança dans cette direction. Elle avait maintenant de l'eau jusqu'aux cuisses. Étrangement, le cygne la suivit, mais très vite il la dépassa, comme s'il était entraîné par un courant contre lequel il ne pouvait – ou ne voulait? – lutter et qui le menait droit au centre du remous.

Aïa vit Mirion passer devant elle sans comprendre ce qui arrivait. Puis elle sentit ses pieds quitter brusquement le fond de la rivière et, sans qu'elle puisse réagir, elle fut emportée à son tour vers le tourbillon. Ce n'est qu'au cœur du remous qu'elle tenta de s'agripper à son ami. Elle voulut crier, n'en eut pas le temps: Mirion et elle tournoyaient déjà rapidement. Quelques secondes plus tard, ils disparaissaient sous la surface.



Jimmy Novak se réveilla en sursaut. Son front était couvert de sueur, son cœur battait vite. Trop vite. « Quelque chose » était arrivé.

— Aïa, murmura-t-il.

Sans déranger sa compagne qui dormait toujours, il quitta le lit, enfila un jean noir et se hâta vers la chambre de sa fille ; Aïa n'était pas dans son lit. Il appuya une main sur les draps. Ils étaient encore tièdes. L'enfant n'était donc pas debout depuis longtemps.

Il jeta rapidement un œil dans les autres pièces de l'étage, puis dans celles du rez-de-chaussée. La fillette n'était pas dans la White House.

Sans prendre le temps de mettre ses bottes, il sortit par l'arrière de la villa et regarda au loin. Aïa jouait-elle avec les moutons ? Non. Peut-être donnait-elle du pain aux cygnes ? Il se dirigea vers la Test.

Quand il aperçut le corps de sa fille flottant sur l'eau, Novak eut l'impression que la foudre s'abattait sur lui. Sa chair fut traversée d'une douleur si vive qu'il pensa ne pas survivre. Le sang circulait dans son corps à une vitesse telle que son cœur allait éclater.

Il ferma l'œil droit – celui qui lui restait – et se concentra afin de s'enfoncer en lui à la recherche du seul espace immunisé contre la souffrance morale qu'il connaissait. Dès qu'il l'eut atteint, Jimmy Novak commença à reprendre le contrôle de son corps.

Puis il rouvrit son œil et s'élança dans l'eau.



Tura Sherman n'avait pas perçu le départ de Jimmy. Elle roula bientôt sur l'espace où il avait dormi. Ça sentait bon. Une odeur musquée, épicée. Avec le temps, elle s'était habituée à s'endormir et à s'éveiller seule. Jimmy avait besoin de peu de sommeil et il semblait bien qu'il avait transmis cette particularité à leur fille.

En diagonale dans le lit, la compagne de Novak s'étira langoureusement. Elle rêvait déjà du moment où, au cours de la journée, elle aurait l'opportunité d'être

seule avec son amant. C'était souvent une rencontre brève mais intense lorsque Aïa faisait une courte sieste du matin ou de l'après-midi. Tura allait rejoindre Jimmy dans son atelier. Stimulée par l'odeur de la peinture à l'huile et des toiles qui couvraient les murs, entourée par l'univers créatif de celui qu'elle aimait, Tura savait qu'elle pouvait se laisser aller à toutes les fantaisies qui lui traversaient l'esprit. Parfois, Jimmy, trop concentré sur son art, n'était pas réceptif à ses avances. Elle le laissait alors travailler. Mais toujours il y avait une suite dans la journée, souvent au moment où elle s'y attendait le moins.

Tura se leva, enfila sa robe de chambre noire. Elle pensa à la chance qu'elle avait d'avoir une relation amoureuse qui ne cessait de s'enrichir, contrairement à celle de la majorité des couples qui, généralement, se détériore au fil des ans.

Il faisait frais à l'étage. Elle vérifia la fenêtre au bout du couloir, qui restait parfois ouverte la nuit. Non. Tura descendit l'imposant escalier de la villa et ce n'est qu'au rez-de-chaussée que l'inquiétude la gagna : il y faisait carrément froid.

— Jim ? Aïa ?

Tura réalisa à quel point la White House était silencieuse.

À la cuisine, elle souleva le couvercle de la bouilloire qui reposait sur un rond du poêle Aga ; peu importe l'heure à laquelle il se levait, Jimmy préparait toujours du thé. La bouilloire était froide et les feuilles du thé de la veille trempaient encore à l'intérieur.

Tura traversa la cuisine rapidement en resserrant sur elle les pans de sa robe de chambre. Dans le couloir, elle constata que la porte qui donnait sur le jardin était grande ouverte. Envahie d'un mauvais pressentiment, Tura sortit.

— Jim ? Aïa ? cria-t-elle.

Elle attendit quelques secondes, espérant que son amant et sa fille, qui s'étaient peut-être aventurés sur les terres du voisin, lui répondent. Mais aucun signe de vie ne lui parvint.

Tura courut jusqu'à l'extrémité du terrain de la White House. Elle scruta celui, immense et plat, du voisin, mais son œil gauche, le seul valide, ne remarqua que les moutons qui broutaient. Inquiète, elle rebroussait chemin vers la villa quand elle changea soudain d'idée et, d'un pas rapide, se dirigea vers la rivière.

Elle vit d'abord les longs cheveux blancs et la robe de nuit, tout aussi blanche, flottant près du pont.

Puis, juste à côté, le dos nu de Jimmy.

Tura Sherman se sentit subitement vide et glacée.

## MONTREAL

François Moreau s'essuya les mains sur la serviette qui pendait de la poche de son jean taché de peinture blanche. Il éteignit le poste de radio réglé à CIBL. Il passa le revers d'une main sur son front moite et poussa ses longues mèches brunes derrière ses oreilles. Il venait de finir de peindre le salon d'un des nombreux appartements de son employeur.

Depuis quelques mois, François n'avait plus besoin de chercher de nouveaux contrats de peinture ou de rénovation. Il faisait amplement d'argent pour ses minces besoins. Il ne fumait plus, avait réduit sa consommation d'alcool et ne sortait plus dans les bars, devenus sans intérêt pour lui. Il dépensait uniquement pour aller au cinéma et enrichir sa collection de DVD, dont son père et sa sœur, avec qui il habitait toujours, profitaient eux aussi.



François enfila son t-shirt blanc et son blouson de cuir brun roux. Il ouvrit le couvercle de la glacière qui traînait au milieu du salon et prit l'unique bière qui s'y trouvait avant d'aller sur le balcon. Il apprécia le vent vif et frais de ce vendredi soir du début de mai. Il déboucha la Maudite, laissa déborder le surplus de mousse et avala une longue gorgée. Son regard erra ici et là, sur le centre-ville de Montréal vu d'un douzième étage. Comme toujours, il sourit en apercevant le Ritz, qui lui rappelait l'unique fois où il y avait soupé avec Stick, un ami qui sortait de l'ordinaire.

Il jeta un bref regard sur son bracelet-montre ; il lui restait juste assez de temps pour boire sa bière et nettoyer ses rouleaux de peinture avant d'aller rejoindre Stéphane.



C'était plutôt tranquille au Delicatessen. François constata, légèrement contrarié, que la dernière table près de la fenêtre était cependant déjà occupée. À l'époque où il était un habitué du fameux Deli, au coin de Saint-Denis et de Mont-Royal, c'était « sa » table. Anna, la plus sympathique et attentionnée des serveuses qu'il avait connues, la lui réservait plusieurs soirs par semaine. Mais à l'automne 1998, Anna avait pris un long congé dont elle n'était jamais revenue. Sans sa présence, le restaurant avait perdu une partie de son charme pour François. Il y retournait uniquement certains vendredis soir pour y rencontrer son meilleur ami.

François s'assit sur une des banquettes orange brûlé. Il prêta attention au quatuor de jeunes femmes qui occupaient son ancienne table. Elles discutaient des prochains raves qui se dérouleraient à Montréal. François remarqua le regard intelligent et le sourire de celle qui avait une crinière de mèches roses et orange.

Une serveuse qui avait depuis longtemps perdu le plaisir de servir – mais l’avait-elle jamais eu ? – planta devant François un menu qu’il connaissait par cœur.

— Je veux juste un café.

Sans lui accorder un regard ou un mot, la serveuse reprit le menu et se tourna vers la table voisine pour prendre la commande.

Plutôt que de ruminer sur l’air bête de la serveuse, François concentra son attention sur la *cyberbabe* au sourire radieux. Quelques minutes plus tard, Stéphane Brazeau s’asseyait en face de lui juste comme la serveuse lui servait son café.

— Tu veux-tu juste un café, toé avec ? lança-t-elle à Stéphane.

— Oui, merci.

La serveuse s’éloigna aussitôt.

— Elle a donc bien l’air bête, dit tout bas Stéphane.

— Les buveurs de café ne laissent pas des gros pourboires, répondit François en remarquant que son ami avait encore maigri.

Les deux dernières années s’étaient déroulées de manière fort différente pour les amis d’enfance. Stéphane avait obtenu un poste de directeur au sein d’une firme de télécommunications, il s’était acheté une voiture luxueuse et une maison sur la rive sud de Montréal. Bien que François soit devenu indépendant financièrement, il ne prévoyait pas quitter le nid familial et, les rares fois où il avait besoin d’une voiture, il empruntait celle de son père. À vingt-sept ans, avec les cheveux longs, sans revenus fixes et sans projet de vie à long terme, François savait qu’il perpétuait l’image d’un adolescent attardé. Pourtant, lorsqu’il essayait de s’imaginer dans un autre modèle imposé par la société, rien ne lui convenait. Il était finalement bien tel qu’il était. Si seulement sa vie pouvait avoir

plus de piquant, comme à l'époque où il côtoyait des êtres spéciaux...

— Je ne peux pas rester longtemps, enchaîna Stéphane. Je vais chercher Véronique dans une quinzaine de minutes. Elle veut qu'on aille dans un nouveau bar sur Saint-Laurent.

Stéphane fréquentait Véronique, une Parisienne d'origine, depuis bientôt un an. Incapable d'aligner deux phrases sans critiquer, la jeune femme trouvait à redire sur tout ce que François disait ou faisait. Ce dernier n'avait jamais osé dire à Stéphane à quel point il la trouvait insupportable, mais il espérait secrètement que la relation se termine avant qu'il ait à exprimer le fond de sa pensée.

— Ton père et Janine sont partis ? continua Stéphane.

— Oui. Ça fait une semaine.

Jacques Moreau et sa compagne visitaient plusieurs pays d'Europe. Un voyage de presque deux mois que le sergent détective de la police de la Communauté urbaine de Montréal avait négocié avec ténacité, allant jusqu'à menacer de prendre sa retraite si on ne lui accordait pas cette faveur après trente et un ans de loyaux services.

François était heureux de voir son père, *workaholic* et resté célibataire trop longtemps à la suite de son divorce, se permettre ces longues vacances avec sa nouvelle flamme. François et Caroline, sa jeune sœur de dix-sept ans, aimaient beaucoup Janine qui, n'ayant jamais eu d'enfant, se révélait pourtant plus attentionnée que leur mère ne l'avait été.

— Et ta sœur ?

— Elle part dans quelques heures.

Caroline quittait elle aussi Montréal pour plusieurs semaines. Son amoureux, Jonathan Macleod, avait demandé la permission à monsieur Moreau d'amener Caroline passer l'été avec lui chez un oncle, en Écosse.

Intelligent, sérieux, amusant et doté d'un grand sens des responsabilités pour ses dix-neuf ans, Jonathan avait obtenu l'approbation du sergent.

— Ça se peut que Véronique et moi allions faire un tour à Paris cet été, enchaîna Stéphane. Il est temps que je rencontre sa famille.

La serveuse posa rudement le café de Stéphane sur le coin de la table.

— Un peu plus et elle le laissait tomber par terre, dit-il en ramenant la tasse devant lui.

Il y versa deux sachets de sucre.

— On pense en profiter pour faire le tour de la France, continua-t-il.

— Il en manque deux, l'interrompit François en tendant deux autres sachets.

— Non, je n'en prends plus que deux maintenant. Véronique surveille mon alimentation. J'ai encore du poids à perdre.

François posa les deux sachets sur la table. Un fossé s'élargissait de plus en plus entre son ami et lui. Stéphane s'éloignait du gouffre de l'insécurité pour adhérer aux conventions sociales alors que lui restait au bord, mais de l'autre côté, l'esprit toujours ouvert au hasard et à l'inconnu. Il réalisa soudain qu'il n'avait plus rien à dire à Stéphane. Plus rien à partager avec lui. Aussi le laissa-t-il parler de Véronique et de leurs nombreux plans d'avenir en l'écoutant d'une oreille distraite et en lançant parfois un regard en direction de la *cyberbabe*.

Dix minutes plus tard, Stéphane se levait.

— Il faut que j'y aille.

— Passe une belle soirée.

— On va t'inviter à souper bientôt.

— Je travaille presque tous les soirs.

— On t'invitera pour le déjeuner alors, lança Stéphane, déjà loin de la table.

François l'observa payer le café à la caisse et sortir du Deli presque en courant. Il se demanda ce que Stéphane pouvait aimer chez Véronique. Peut-être était-elle extraordinaire dans les moments intimes ? Il regarda ensuite le fond de sa tasse vide en grimaçant. Le café lui avait laissé un goût âcre dans la bouche. Ou peut-être que c'était d'avoir entendu parler de Véronique.

François repoussa ses cheveux derrière ses oreilles, se leva et avança lentement jusqu'au comptoir où il déposa un billet de cinq dollars. La femme derrière la caisse lui fit un sourire qui ressemblait à une grimace ; il restait quelques traces de rouge à lèvres mauve foncé sur sa bouche tuméfiée aux commissures tristes. Traversé d'un sentiment d'empathie, François lui dit qu'elle pouvait garder la monnaie. Stupéfaite, elle fut incapable d'articuler un merci.

Juste avant de quitter le Deli, François se retourna pour jeter un dernier regard à la *cyberbabe*. Il s'aperçut alors que non seulement elle-même l'observait, mais que ses trois amies regardaient aussi dans sa direction. Intimidé par tant d'attention, François sortit rapidement du restaurant. Une fois sur le trottoir, il enfonça les mains dans les poches de son blouson de cuir et se mit en marche vers chez lui.



Allongé sur son lit, François feuilletait la section cinéma du *Voir*. Roulé en boule près de lui, son pelage blanc bien lustré, le chat White dormait.

*The Mummy Returns* était sorti en salle. François irait sûrement le voir. La comédie musicale *Moulin Rouge* – dont on ne cessait de faire l'éloge – serait à l'affiche dans moins d'un mois. C'était beaucoup moins dans ses cordes, mais Nicole Kidman valait le détour.

— François ! Viens m'aider !

Caroline voulait sans doute lui demander de nouveaux conseils sur le choix des vêtements à emporter en Écosse, lui qui n'avait jamais voyagé. Mais c'était une bonne occasion de la taquiner.

L'adolescente n'était pas dans sa chambre mais dans la salle de bain, assise sur le bord de la baignoire. Son index droit était enveloppé de mouchoirs de papier rougis. De l'autre main, elle tenait la boîte de sparadraps.

— Veux-tu que j'appelle une ambulance ? lui demanda François sur un ton sérieux, le corps tendu, prêt à courir vers le téléphone.

— Maudit niaiseux ! répondit Caroline en lançant la boîte vers lui.

Son frère l'évita.

— Aide-moi, je me suis coupée.

François entra dans la salle de bain en souriant. Il s'assit à côté de sa sœur. Cette dernière retira le bandage rudimentaire. Ce n'était pas une coupure en profondeur, mais elle courait sur presque toute la longueur du doigt.

— Comment c'est arrivé ?

— Sur le coin ébréché du miroir.

— As-tu désinfecté ?

— Non.

Il alla prendre une petite bouteille dans l'armoire, puis s'assit sur le couvercle de la cuvette. Il badigeonna d'iode le doigt blessé, puis souffla dessus afin d'atténuer la sensation de brûlure.

— Est-ce que ça va ?

La tête baissée, Caroline ne répondit pas.

— Caro ?

Elle leva la tête. De ses yeux bleus coulaient de grosses larmes.

— Ça fait si mal que ça ? demanda-t-il.

— Maudit niaiseux ! Je pleure parce que je vais m'ennuyer de toi !

Il la serra tendrement contre lui.

— Moi aussi, je vais m'ennuyer de toi, dit-il en sentant ses yeux s'embuer.

— Veux-tu que je te rapporte un kilt ? offrit-elle en reniflant.

— Je préférerais une bouteille de scotch.

— D'accord. Je vais demander à Jonathan de m'aider à choisir le meilleur.

— N'oublie pas une photo du monstre du Loch Ness.

La sonnerie de la porte d'entrée retentit.

— C'est Jonathan ! lança Caroline en repoussant son frère. Va lui ouvrir. Je ne veux pas qu'il me voie pleurer.

François donna la boîte de papiers-mouchoirs à sa sœur.

— Est-ce que tes valises sont prêtes ?

— Oui.

Caroline alla finir de sécher ses larmes dans sa chambre tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

— Salut, Jonathan, dit François en serrant la main du rouquin.

— Salut, François, répondit-il en entrant. Alors, Lovely est prête ?

— Je crois bien que oui.

Jonathan allait tout droit vers la chambre de Caroline lorsqu'il s'arrêta et se retourna.

— Je vais en prendre bien soin, dit-il sur un ton sérieux.

François sourit.

— Je n'en doute pas une minute.

## LONDRES

Cachée derrière les montagnes de documents empilés sur l'imposant bureau Chippendale, Mercury Chesterfield examinait à la loupe depuis plusieurs heures un journal intime datant du XVII<sup>e</sup> siècle. Un vrai défi. Le quart supérieur du document avait visiblement séjourné dans l'eau, ce qui rendait impossible la lecture du début de chacune des pages. Le reste du texte, rédigé en anglais d'époque – ce qui obligeait Mercury à faire de nombreuses vérifications afin de s'assurer du véritable sens des phrases –, était écrit en lettres si petites et si serrées qu'il fallait une concentration intense pour le déchiffrer.

Sentant soudain un coup de barre, Mercury déposa la loupe sur une page du journal. Elle appuya les coudes sur le bureau, puis le visage dans ses mains. Autour d'elle, dans la pièce faiblement éclairée où elle passait ses journées, les murs étaient couverts, du plancher au plafond, de journaux intimes de toutes les époques. Et ce n'était qu'une partie de la collection de David Fox, qui en avait accumulé plusieurs milliers, dont ceux-ci, entreposés dans la bibliothèque de son immense appartement situé dans Great Russell Street, en face du British Museum.

Deux ans et demi plus tôt, Mercury avait été engagée par Fox pour remplir une tâche précise : lire, annoter et classer tous ces documents et y ajouter, au besoin, les informations historiques nécessaires afin d'en assurer la parfaite compréhension. C'était un travail long et minutieux, qui demandait de multiples compétences et une connaissance certaine de l'Histoire. Ce que possédait Mercury en raison de son long vécu et malgré son apparence de jeune femme de vingt-quatre ans. Née le vingt-neuf février 1904, elle ignorait pourquoi elle vieillissait moins rapidement que les autres humains.



Un coup d'œil à sa montre lui indiqua que c'était bientôt l'heure du thé. Mercury repoussa la loupe sur le bureau, ferma avec précaution le journal et le rangea dans une des bibliothèques vitrées ; elle serait plus apte à poursuivre ce travail exigeant le lendemain matin. Elle fouilla ensuite dans la pile de journaux à l'extrême gauche du bureau. Leurs couvertures colorées, qui n'avaient pas perdu leur éclat, indiquaient qu'ils étaient plus récents. Au hasard, Mercury en retira un de la pile, dont la couverture représentait les Rolling Stones débarquant d'un avion. Elle l'ouvrit et lut la première page datée du quatre juin 1968. Son auteure était une hôtesse de l'air – c'était le nom qu'on donnait aux agentes de bord à l'époque – et elle décrivait de façon naïve l'aéroport international Montréal-Dorval.

Au fil des pages, que Mercury tourna assez rapidement, la jeune femme relatait ses souvenirs de voyage. En voilà un qui, contrairement au journal du XVII<sup>e</sup> siècle, ne lui demanderait pas des semaines de travail. Le temps de le lire et de noter les quelques références historiques qu'il pouvait receler, il serait ensuite numérisé et gravé sur un cédérom qui serait entreposé, en sécurité, ailleurs que dans la bibliothèque.

Deux coups furent frappés à la porte. Comme tous les jours, Mira, la jeune Chinoise non voyante qui s'occupait des tâches ménagères, venait rappeler à Mercury que le thé de cinq heures était servi au boudoir.



Comme cela lui arrivait souvent, Mercury décida, après le thé, de retourner à la bibliothèque. Même si ses heures de travail étaient terminées, elle ne se lassait pas de lire toutes ces vies d'inconnus qui la fascinaient. Elle se trouvait privilégiée de pouvoir ainsi

faire de nouvelles connaissances sans avoir à s'investir elle-même dans des relations concrètes, car malgré sa longue expérience de vie, Mercury Chesterfield avait toujours des difficultés à nouer des liens avec les autres humains qui, eux, vieillissaient tous selon la même logique. Elle devait cacher non seulement son âge réel mais aussi ses autres particularités inusitées.

Dans le couloir tapissé de chefs-d'œuvre picturaux qui menait à la bibliothèque, Mercury croisa Boris Wagner. Il tenait un porte-documents en cuir noir d'une main et, de l'autre, une grande boîte en cuir marron.

— Bonsoir, Boris.

— Bonsoir, Mercury. Je vous apporte de nouveaux documents.

Elle ouvrit la porte de la bibliothèque et invita Boris à entrer. Il déposa son porte-documents près du bureau et tendit la boîte à Mercury.

— Je ne sais pas exactement de quoi il s'agit, dit-il. Ce journal m'a été offert par un inconnu.

Wagner lui relata sa brève rencontre avec le jeune homme qui ressemblait vaguement à Byron, en version chic underground excentrique.

— Dès que je l'ai remercié de sa générosité, il est parti, conclut Boris.

Mercury souleva le couvercle qu'elle déposa sur la chaise. Elle sortit le livre de la boîte et le posa devant elle sur le bureau. Il s'en dégagait une odeur de poussière et de terre. Le dos, près de cinq centimètres d'épaisseur, était traversé de cinq nerfs usés jusqu'à la trame. Hormis les coins usés, la reliure de cuir épais paraissait beaucoup moins âgée qu'elle ne l'était sûrement.

— Vous ne lui avez pas demandé qui il était ?

Aussitôt qu'elle eut posé la question, Mercury leva ses yeux aux iris métalliques vers ceux aux iris

violet de Wagner. Les deux employés de David Fox se sourirent ; Boris Wagner ne posait *jamais* de questions.

L'homme de confiance de Fox était lui aussi, à sa manière, un être différent. S'il semblait vieillir selon les normes humaines, ses origines étaient inconnues et il n'avait besoin ni de manger, ni de boire, ni de dormir. Il possédait en plus le pouvoir de guérir les blessures physiques et, temporairement, les souffrances morales, par le seul contact de ses mains. Malgré ses caractéristiques insolites, Boris agissait comme un homme normal et faisait preuve d'une grande sensibilité. Mercury l'appréciait beaucoup.

— Je serai dans la salle de musique, dit-il. Je peux vous raccompagner lorsque vous partirez.

Mercury réfléchit quelques secondes.

— Non, merci. Ça ira. Bonne soirée, Boris.

— Bonne soirée à vous, miss Chesterfield.

Il quitta la bibliothèque en fermant doucement la porte derrière lui.

L'attention de Mercury revint au manuscrit qui reposait sur le bureau. Elle caressa la couverture et un frisson d'excitation la parcourut. Qui avait relaté sa vie dans ces pages ? Un homme ? Une femme ? De quelle époque ? De quelle ville ? De quelle religion ? Qu'allait-elle découvrir de nouveau en soulevant cette couverture ?

Mercury retint cependant son geste ; c'était vendredi soir et le début d'un week-end de trois jours. Elle avait prévu faire une escapade à la campagne. Si le journal se révélait fascinant, elle savait qu'elle passerait plutôt son week-end à le lire jusqu'au bout. C'était plus raisonnable de bouger et de se changer les idées. Mercury replaça le document dans sa boîte et choisit finalement de rentrer chez elle plutôt que de se replonger dans le journal de l'hôtesse de l'air.

Après avoir éteint l'ordinateur et la lampe, elle sortit de la bibliothèque, alla souhaiter le bonsoir à Mira, qui écoutait la télévision dans le boudoir, et quitta l'appartement de David Fox.



Étant restée enfermée toute la journée dans la bibliothèque sans fenêtre, Mercury avait oublié l'existence du brouillard. Après avoir parcouru quelques rues au jugé, elle se sentit vaguement insécure et regretta de ne pas avoir accepté l'offre de Boris. Heureusement, elle habitait à seulement une quinzaine de minutes de marche de chez Fox.

Mercury replaça son écharpe autour du cou et continua sa route à un rythme plus lent que d'habitude, repensant à ce que Boris lui avait dit. Existait-il un lien entre le jeune homme et le livre qu'il avait donné à Boris ? S'agissait-il du journal d'un de ses ancêtres ? Et pourquoi donc n'avait-il rien demandé en échange ? Mais peut-être que le document était venu en sa possession par hasard et qu'il n'y portait aucun intérêt. Néanmoins, comprenant sa valeur historique, il avait choisi de le donner à un collectionneur de journaux intimes, acte de générosité logique.

Il lui fallut vingt-cinq minutes pour arriver à son logement de Neal Street. Dans le corridor, elle croisa Ronny, son nouveau voisin de palier, un grand blond sympathique mais trop bavard et curieux.

— Profitez-vous du long week-end pour aller quelque part, miss Chesterfield ? lui demanda-t-il.

— Je n'ai pas encore de plan précis.

— Si jamais vous restez à Londres et que vous avez besoin de compagnie, sonnez chez moi ! l'invita-t-il.

Mercury le remercia et rentra chez elle.



## NATASHA BEAULIEU...

... a fait bien du chemin entre le début et la fin de la trilogie des « Cités intérieures ». Après avoir réalisé ce premier défi de carrière, elle est déjà à l'œuvre pour mettre en vie les autres personnages et histoires qui séjournent dans son imaginaire. Natasha a fait des études universitaires en cinéma et littérature anglaise. D'abord reconnue pour ses nouvelles de style fantastique, qui lui vaudront quelques prix littéraires, elle publie *L'Ange écarlate*, son premier roman, en 2000. Avec le recul, elle qualifie ainsi les livres de la trilogie des « Cités intérieures » : *L'Ange écarlate* – le livre des passions ; *L'Eau noire* – le livre des mystères ; *L'Ombre pourpre* – le livre des vérités. À travers ses nouveaux projets de romans, elle continue d'écrire des nouvelles, un style littéraire qu'elle affectionne toujours. À part cela, elle continue de fréquenter des gens bizarres. Elle tournoie toujours sur les planchers de danse de la scène underground. Et elle planifie son prochain voyage en Angleterre...

# EXTRAIT DU CATALOGUE



## Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- |     |  |                        |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i>                           | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales)                           | Esther Rochon          |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1)                            | Élisabeth Vonarburg    |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2)                        | Élisabeth Vonarburg    |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3)                              | Élisabeth Vonarburg    |
| 006 | <i>La Peau blanche</i>   | Joël Champetier        |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales)                       | Esther Rochon          |
| 008 | <i>Lames sœurs</i>   | Robert Malacci         |
| 009 | <i>SS-GB</i>   | Len Deighton           |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4)                                 | Élisabeth Vonarburg    |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1)                    | Francine Pelletier     |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5)                    | Élisabeth Vonarburg    |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i>                                 | Esther Rochon          |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales)                         | Esther Rochon          |
| 015 | <i>Sur le seuil</i>  | Patrick Senécal        |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)                     | Francine Pelletier     |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i>                                       | Élisabeth Vonarburg    |
| 018 | <i>Tigane -1</i>   | Guy Gavriel Kay        |
| 019 | <i>Tigane -2</i>   | Guy Gavriel Kay        |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)               | Francine Pelletier     |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)    | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i>   | Esther Rochon          |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales)                              | Esther Rochon          |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i>                                       | Guy Gavriel Kay        |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i>                                       | Joël Champetier        |
| 026 | <i>Chronoreg</i>   | Daniel Sernine         |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i>                                | Élisabeth Vonarburg    |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i>  | Joël Champetier        |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i>                                     | Yves Meynard           |
| 030 | <i>Ad nauseam</i>  | Robert Malacci         |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)                          | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)                         | Esther Rochon          |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)                  | Natasha Beaulieu       |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>                     | Jacques Côté           |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i>                                     | Maxime Houde           |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i>   | Leona Gom              |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i>                             | Élisabeth Vonarburg    |
| 038 | <i>Firestorm</i>   | Luc Durocher           |
| 039 | <i>Aliss</i>   | Patrick Senécal        |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 042 | <i>Gueule d'ange</i>   | Jacques Bissonnette    |
| 043 | <i>La Mémoire du lac</i>   | Joël Champetier        |
| 044 | <i>Une chanson pour Arbonne</i>                                    | Guy Gavriel Kay        |
| 045 | <i>5150, rue des Ormes</i>   | Patrick Senécal        |
| 046 | <i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)                 | Nancy Kilpatrick       |
| 047 | <i>La Trajectoire du pion</i>                                      | Michel Jobin           |

048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté
082	<i>Terre des Autres</i>	Sylvie Bérard
083	<i>Une mort en Angleterre</i>	Eric Wright
084	<i>Le Prix du mensonge</i>	Maxime Houde
085	<i>Reine de Mémoire 1. La Maison d'Oubli</i>	Élisabeth Vonarburg
086	<i>Le Dernier Rayon du soleil</i>	Guy Gavriel Kay
087	<i>Les Archipels du temps</i> (La Suite du temps -2)	Daniel Sernine
088	Mort d'une femme seule	Eric Wright
089	<i>Les Enfants du solstice</i> (Les Chroniques de l'Hudres -2)	Héloïse Côté
090	<i>Reine de Mémoire 2. Le Dragon de Feu</i>	Élisabeth Vonarburg
091	<i>La Nébuleuse INSIEME</i>	Michel Jobin
092	<i>La Rive noire</i>	Jacques Côté
093	<i>Morts sur l'Île-du-Prince-Édouard</i>	Eric Wright
094	<i>La Balade des épavistes</i>	Luc Baranger
095	<i>Reine de Mémoire 3. Le Dragon fou</i>	Élisabeth Vonarburg
096	<i>L'Ombre pourpre</i> (Les Cités intérieures -3)	Natasha Beaulieu
097	<i>L'Ourse et le Boucher</i> (Les Chroniques de l'Hudres -3)	Héloïse Côté
098	<i>Une affaire explosive</i>	Eric Wright
099	<i>Même les pierres...</i>	Marie Jakober
100	<i>Reine de Mémoire 4. La Princesse de Vengeance</i>	Élisabeth Vonarburg

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS  
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?

VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

[www.alire.com](http://www.alire.com)

**L'OMBRE POURPRE**  
est le cent neuvième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en juin 2010  
pour le compte des éditions



Extrait de la publication





« [...] UNE SAGA QUI S'ANNONCE  
ORIGINALE, COMPLEXE ET  
COMPLÈTEMENT TORDUE. »

*LA PRESSE*

## L' O m b r e p o u r p r e

Aïa, la fille de Jimmy Novak et de Tura Sherman, a disparu par l'Eau noire. Son père, projeté à son tour dans l'autre monde et la Cité de Penlocke, tente de l'y retrouver. Mais loin de l'Ange écarlate, de qui il a besoin du sang, Jimmy est de nouveau en proie à la Violence noire.

À Londres, Mercury Chesterfield, qui travaille pour l'immortel David Fox, découvre une partie du secret entourant ses origines en lisant le *Bo Betchek*, un stupéfiant journal personnel qui s'étend sur trois siècles. Mais qui donc a rédigé ce texte, et pourquoi son auteur s'intéresse-t-il tant à elle ?

Or, pendant que l'un cherche sa fille, et l'autre, celui qui sait tout de ses origines, se répand dans les Cités intérieures un mal inquiétant, qui n'est pas sans rappeler celui que prophétisait *La Cité de la Peste*, une murale peinte par Novak à l'époque. Pire : sur Terre, les eaux du globe s'élèvent depuis quelque temps de façon inexplicable, menaçant l'humanité tout entière...

*L'Ombre pourpre* : le troisième volume des « Cités intérieures », l'étonnante conclusion d'une trilogie sans égale dans l'actuel paysage des littératures de l'imaginaire !

TEXTE INÉDIT



15,95 \$

9 782896 154166

Extrait de la publication 9,90 € TTC

